

Michel BEJA

Personnages

<u>ELISA</u>	2
<u>FRANCIS VILLEREAL</u>	7
<u>CLARA, TIKKUN OLAM</u>	14
<u>MICHEL MONPAZIER</u>	18
<u>JEAN-CHARLES DUCOURAUD</u>	22
<u>LOUIS BEAUREGARD</u>	30
<u>MONSIEUR LAURENTIN</u>	35
<u>MARIANNE, JEAN-CHARLES, MICHEL. LA RENCONTRE ;</u>	39
<u>ANNE-LAURE</u>	45

Elisa

Je n'ai jamais su s'il fallait dire « texto » ou « sms » ou je ne sais quoi encore. Mais, peu importe, chaque fois que je vois Elisa, lorsque j'entends sa voix au téléphone, lorsqu'elle m'envoie ses longs, trop longs e-mails, je me souviens toujours de ces messages et de cette photo, elle envoyée par « mms » par laquelle j'ai découvert son visage malicieux, des grands yeux en amande, comme on dit.

C'était le temps où ils apparaissaient, difficiles à écrire, trois lettres sur chaque touche du téléphone et taper une, deux ou trois fois pour trouver la lettre. Je ne sais plus comment s'appelait cette méthode d'écriture dans la préhistoire de la communication électronique.

C'était une fin d'après-midi d'un dimanche débordant d'angoisse, la pire, sans cause, lorsque toutes les musiques deviennent trop tristes, vous plaquent dans la nostalgie, lorsque ne reste que le silence lourd, gris, étouffant et rien pour vous consoler, puisqu'il n'y rien à consoler. Simplement du poids.

J'entends le petit bip. Et je lis : « J'écris plume abattue, par crainte de ne pouvoir achever »

Un numéro de téléphone qui n'est pas dans mon répertoire. Pas envie de chercher, je retourne dans mes pensées noires, affalé sur canapé, la télécommande de la chaîne hifi dans la main, comme en instance de mon retour qui me fera allumer et jouir de ma musique. Et puis ce maudit mémoire à terminer, vivement la vie active ! Et Geneviève qui ne répond pas, elle doit me tromper !

Nouveau bip, nouveau message, même numéro : « Plume abattue, comme moi, à abattre »

Je laisse encore, faussement excédé. Mais, curieusement, je ne sais si c'est ce message ou une nouvelle onde pointue qui traverse allègrement mon petit salon, je reviens et allume la chaîne, source « CD » (j'ai laissé tomber les vinyles), le dernier que j'ai inséré, le premier

disque de Stacey Kent, voix de rêve, légère qui vous remet d'aplomb quand vous en avez envie.

Je me lève, prends mon téléphone et relis le « texto ». « Plume abattue » ? Je connais cette expression, je connais. Je trouve, c'est Gide, dans son Journal, lorsqu'il est persuadé qu'il entame sa fin. Il faut faire vite. Je prends le livre dans ma petite bibliothèque. Je retrouve le passage, j'avais souligné. Journal. 8 Juin 1948.

« ...Sans cesse j'entends la Parque, la vieille, murmurer à mon oreille : tu n'en as plus pour longtemps. Si je n'étais constamment et absurdement dérangé, il me semble que je pourrais écrire des merveilles, la tiédeur aidant. Je reprends goût à la vie. J'écris tout ceci plume abattue, par crainte de ne pouvoir achever, mais avec la constante préoccupation des choses beaucoup plus intéressantes que je voudrais dire... »

Nouveau bip, je lis : « Plus de goût à la vie, rien d'intéressant. Il me faut m'abattre »

Je m'assieds. Je réfléchis. Me viennent d'emblée, je ne sais pourquoi, le visage d'Ingrid Bergman et d'Anthony Perkins.

Je tape : « Aimez-vous Gide ? Et Brahms ? Sûrement. Appelez-moi et écoutez ».

Puis, vite, je trouve le disque : Brahms, 3ème symphonie (poco allegretto). J'attends.

Le téléphone sonne, j'en étais sûr, je décroche, je fais démarrer le morceau et colle le combiné sur l'enceinte droite. Près de cinq minutes. Je mets sur « pause », et je dis :

– Alors ?

J'entends Geneviève qui me demande si je ne suis pas devenu fou, si je m'amuse à briser les oreilles des femmes qui appellent pour dire

qu'elles ont envie du corps de celui qui colle du Schuman ou du Beethoven, l'on ne sait trop, au lieu de répondre qu'il prépare un whisky et un lit accueillant !

Je deviens rouge. Je lui dis que je suis fatigué, que la nuit alcoolisée et les bras accueillants, je les préférerais le lendemain.

Elle raccroche, peut-être furieuse. Et je retourne dans le vide gris, chaîne éteinte. Et là, le téléphone sonne.

Une voix rauque, presque Marlène Dietrich, avec un petit accent, espagnol, j'en suis sûr :

– Quel est votre nom ?

J'étais stupéfait ; Une femme donc, en suspens de suicide, plagiaire de Gide, adressant un texto à un inconnu et qui me somme de prononcer mon nom !

Je ne savais quoi répondre et me contentais d'un faible :

– Quoi ?

Elle dit alors :

– Moi, c'est Elisa, espagnole, Doctorante, locataire d'un studio rue des Ecoles ; Mes SMS vous ont plu ? Bravo. Vous êtes le seul à avoir trouvé pour Gide. Le seul sur environ une vingtaine. Je vais tout vous dire : je m'ennuie les dimanches et j'envoie des textos en inventant des numéros. Quelquefois ils sont bons, actifs. D'une manière générale, on me répond que j'ai dû me tromper de destinataire et je réponds en m'excusant. Puis d'autres, en quête d'aventure me propose immédiatement un rendez-vous et j'insulte très fort. Et ils ne rappellent pas. Alors, celui qui reconnaît Gide et me propose du Brahms, alors là, chapeau !

Je n'ai pas répondu. Et elle m'a sorti :

– Dans une demi-heure au Balzar, OK ? Je vous reconnaitrai, j’en suis certaine. En attendant, je vous envoie ma photo.

J’ai mis mon beau col roulé bleu marine, celui dont tous me disent qu’il me va très bien, et je suis allé au Balzar.

La femme sur la photo était très belle, mais bizarrement, je n’étais pas « en quête d’une aventure », juste le Balzar et la tuerie du gris, la chasse contre le grand chagrin. Le pire, celui sans cause.

Elle était assise sur une banquette, au fond de la salle et m’a fait un petit signe quand je suis rentré. Étais-je si reconnaissable ? Les lecteurs de Gide ou les fans de Brahms étaient-ils flagrants ? Je me suis assis devant elle qui, évidemment, souriait. Décidément les femmes sourient toujours. Puis, en levant son verre, elle m’a dit :

– de l’Amontillado. Ce qui n’est pas si mal pour la France. Ils n’ont pas de Fino ici.

Là, je crois avoir été fulgurant, elle ne s’attendait pas à ce que je réponde :

– Il fallait m’inviter au bar des Ecoles, là ils ont du fino. Tio Pepe, muy secco.

Elle a éclaté de rire en disant :

– Brahms, Gide, connaisseur de vins de Jerez. Je suis tombé sur la perle. Mais vous ne m’avez toujours pas dit votre nom.

Je lui dis.

Et elle part dans une tirade, sans s’arrêter, pour me dire encore qu’elle s’appelle Elisa, qu’elle s’amuse beaucoup avec les hommes, mais qu’il n’est pas question d’entrevoir une aventure avec elle, elle est très amoureuse d’un homme qui est parti trois ans sur la banquise, au Pôle Nord, photographe le blanc, toutes les heures, qu’il lui envoie, par

satellite, un message tous les jours, qu'ils sont très, très amoureux et qu'il doit revenir l'année prochaine, que ce n'est donc pas la peine de draguer, minauder, tenter, caresser, ça ne servira à rien et que si je n'étais pas content, ce serait le même prix et puis qu'elle adore Gide et sa tristesse et Brahms aussi et qu'elle ne savait pas qu'il avait du fino au Bar des Ecoles et qu'avez-vous pensé de ma photo, et que faites-vous à part draguer les jolies espagnoles ?

Je ne sais ce qui m'a pris, je lui ai demandé :

– vous êtes formidable, voulez-vous être ma sœur ?

Elle m'a pris le visage entre ses belles mains à la peau dorée, très dorée, cette peau de paradis, cette peau du ciel, et m'a embrassé le front. Puis les lèvres.

Elle n'est pas devenue ma soeur.

Francis Villeréal

Francis Villeréal. Son père était chimiste et sa mère radiologue. Et tout, normalement, le destinait à une carrière scientifique. De fait, pendant toute son adolescence, malgré les efforts de ses parents, grands lecteurs de littérature russe, il n'a pas ouvert un seul livre qui ne soit purement scolaire. Francis ne s'intéressait qu'aux mathématiques et, sans pouvoir vraiment expliquer cet engouement, était un grand admirateur de Kepler dont il avait découvert la vie un soir, en regardant un documentaire télévisé, sur Arte.

Déjà dans sa petite enfance, il passait ses week-ends à faire des divisions. Et comme disait sa mère, c'était un « fan de la virgule ». A chaque fois qu'il trouvait « beaucoup de chiffres après la virgule », il sautait de joie.

Il lut son premier livre grâce à une jeune fille dont il était tombé amoureux, vers dix-sept ans. Claire. C'était sa voisine de palier. Ils prenaient souvent ensemble l'ascenseur et ce qui devait se produire arriva. Il eut avec elle sa première expérience sexuelle. Elle devait avoir dix-neuf ans et travaillait dans une parfumerie. Elle lui offrait souvent des échantillons de parfums.

Cette liaison fut ordinaire, sans histoires mais elle lui fit découvrir un livre (« Le Horla »). Et Francis fut pris d'une passion pour Maupassant. Il acheta tous ses livres, ce qui fit beaucoup rire sa mère qui lui dit un jour qu'il « avait donc changé de virgules ».

Francis abandonna ainsi les mathématiques pour la littérature.

Il commença, bien sûr, à écrire des poèmes qu'il donnait à lire à la parfumeuse. Elle le quitta très vite pour un jeune employé d'assurances qui était très beau et qui passait ses nuits dans les boîtes à la mode.

Francis n'en fût pas véritablement affecté car il avait ses livres. Mieux, il se prit d'amitié pour l'employé noceur que Claire lui avait présenté et lui demanda même de l'initier aux « plaisirs de la nuit ».

Il passa donc lui aussi ses soirées dans des boîtes de nuit, ce qui effraya son père lequel, sans que l'on sache pourquoi, était obsédé par les maladies vénériennes.

A cette époque, Francis avait entrepris des études de lettres, bien sûr, mais ses notes n'étaient pas fameuses et il ne comprenait pas pourquoi ses professeurs ne reconnaissaient pas son « talent ».

Un jour, alors que l'un de ses professeurs lui rendait sa copie griffonnée en rouge de critiques peut-être injustes, il fût très insolent, traita le professeur de « raté » et abandonna ses études. Il trouva du travail dans la Compagnie d'assurances qui employait l'ami de Claire.

Ses parents n'apprécièrent pas cette « déviation désastreuse » et il ne les revit quasiment plus.

Il vivait dans un petit deux-pièces dans le dix-neuvième arrondissement, seul. Ses sorties nocturnes lui donnaient l'occasion de multiples aventures et le matin, avant de partir travailler, il lisait une ou deux pages de ses écrits à des conquêtes éberluées et fatiguées.

Il ne rencontra pas l'amour de sa vie dans une boîte de nuit mais plus simplement sur son lieu de travail.

Un jour son chef de service lui présenta une nouvelle embauchée. Paula. Il fallait, avait dit le chef de service, « s'occuper d'elle ». Elle était très timide et écoutait Francis avec respect. Elle apprit très vite et fût très rapidement appréciée de ses supérieurs hiérarchiques, à telle enseigne qu'elle fût en moins d'un an nommée « agent de maîtrise » et Francis était dans son « équipe ». Il n'en fût pas jaloux, certain de la précarité de son emploi, la publication de son premier livre, celui

auquel il s'était attelé, le jour où il avait abandonné ses études, lui semblant assurée. Il vivrait de ses droits d'auteur.

Un soir, alors qu'ils rangeaient tous deux leurs affaires dans les tiroirs de leur bureau, Paula, les yeux baissés, lui proposa de « boire un verre ».

Ils se trouvèrent très vite, après un dîner arrosé dans une pizzeria, dans l'appartement de Francis. Ils discutaient, elle sur une chaise, lui sur le petit canapé, de leur travail, critiquant tel ou tel chef de service, riant des clients affolés par leur « dégâts des eaux » ou des menus de la cantine.

Paula s'assit près de lui et lui prit la main, le regarda très tendrement dans les yeux et lui avoua que dès le premier jour de leur rencontre, elle l'avait aimé, énormément aimé. Elle l'entraîna dans la chambre et il fût littéralement stupéfait par ses prouesses sexuelles. Paula était une immense experte et quand il lui posa la question de cette grande expérience acquise certainement à l'occasion d'innombrables aventures, elle lui jura qu'il n'était que « le deuxième homme », que « celui qui l'avait précédé était un nigaud quasiment impuissant ». Il ne sut jamais si elle avait menti. En tous cas, il tomba éperdument amoureux d'elle. Il allait connaître son grand chagrin.

Paula s'installa chez lui. Ils mangeaient souvent à la pizzeria, au coin de la rue et passaient leurs soirées à lire ce que Francis écrivait. Voilà comment les choses se passaient : Francis écrivait un paragraphe et Paula relisait immédiatement. Quand elle baissait les yeux, la feuille de papier était jetée à la poubelle. Quand elle souriait, Francis continuait. Ils restaient à écrire, à lire, à relire, à froisser du papier, jusque tard dans la nuit.

Curieusement, au travail, ils n'avaient pas annoncé leur liaison et Paula l'appelait « Monsieur Villeréal » jusqu'au jour où l'un de leurs collègues lui fit comprendre que « toute la Compagnie savait et qu'il

était inutile de jouer une comédie », que « d'ailleurs, tout le monde les aimait » et qu'ils étaient de « très beaux amoureux ».

Malgré cela, sur le lieu de travail, Paula a continué à appeler Francis « Monsieur ».

Le livre fût terminé rapidement et ils étaient tout excités. Ils passèrent encore de nombreuses nuits à relire, à corriger, quelquefois certains de la publication, d'autres fois, plus nombreuses, sûrs d'une démarche vaine.

Paula allait tout « chambouler » (c'est son mot).

Il faut d'ailleurs commencer par l'histoire du livre de Francis : Un homme, passionné de grande musique avait voulu un jour commencer l'apprentissage du piano. Il avait trouvé l'adresse et le téléphone d'un professeur (une femme) sur une petite annonce collée sur une caisse enregistreuse d'un magasin d'instruments de musique. Ils prirent rendez-vous chez elle le samedi suivant. L'homme fût à l'heure. La femme (une vieille dame aux cheveux argentés qu'elle portait en chignon) le fit asseoir et posa sur le piano une partition facile (L'on devait d'abord apprendre les notes). Le cours commença. Le professeur joua le morceau, laissa la place à l'homme et fût stupéfaite : l'homme, du premier coup, jouait parfaitement. Il jura qu'il ne comprenait pas ; il n'avait jamais touché un piano. Le professeur lui présenta une autre partition, moins facile et l'homme joua merveilleusement. Une heure plus tard, il jouait l'un des morceaux les plus difficiles de Scriabine.

Le professeur crut à une plaisanterie et le jeta hors de chez elle. L'homme rentra chez lui et pleura pendant plusieurs jours, sans sortir, sans manger. Les pages qu'avait écrites Francis sur ces moments d'angoisse, d'incompréhension devaient beaucoup à Maupassant et il les corrigea souvent, pour s'éloigner du maître.

L'homme du roman sortit de son état de désespoir exactement cinq jours après la découverte. Il s'était persuadé d'un fait : il fallait chasser le fantastique, sauf à devenir très rapidement fou. Mieux, il trouvait ce phénomène injuste. Des anges ou des diables lui ôtaient le plaisir de l'apprentissage. Des forces occultes lui donnaient immédiatement l'immensité des choses. Il fallait donc « oublier », phrase après phrase, note après note. Et pendant toute sa vie, l'homme s'attacha à « oublier », à inverser les notes, à créer une fatigue propice à l'oubli. Chaque trou de mémoire était une victoire.

C'est donc, comme il le disait « de la mémoire, de ses tours, détours, retours » qu'il s'agissait.

Francis décrivait donc, comme il le disait encore « la guerre contre la clairvoyance et le retour salutaire à la petitesse des événements, à l'enfouissement des grandeurs dans le quotidien facile et reposant ». Le titre était le résumé de l'ouvrage (« Retour »).

Paula lui proposa la veille de leur visite chez un éditeur de « faire lire le manuscrit par l'un de ses amis, connu pour son don d'écriture ».

Francis accepta, non sans réticence. Mais il aimait Paula.

Ils attendirent deux semaines. Un soir, à la sortie du bureau, Paula lui dit « qu'elle allait chez son ami, rechercher le manuscrit, et en discuter avec lui ». Elle ajouta « qu'il valait mieux qu'il ne le rencontre pas car on accepte mieux les critiques d'un inconnu et qu'elle y allait donc seule ». Il acquiesça, en grognant un peu, mais il adorait Paula.

Paula rentra à l'heure du dîner. Elle avait le paquet (dans une chemise cartonnée, à sangles) dans les bras. Il lui demanda immédiatement comment son ami avait trouvé le texte. Elle ne répondait pas. Il insista. Elle lui dit que « le texte avait été entièrement revu », que « son ami avait aimé l'histoire mais l'avait un peu remanié, comme d'ailleurs le style ». Et elle ajouta qu'elle « revenait avec deux textes : celui de Francis et celui de son ami et qu'il fallait choisir ». Elle finit en ajoutant

que « son ami avait juré de ne jamais parler de la correction, qu'il leur offrait ».

Francis était bouleversé. Il a fallu des jours avant qu'il ne se décide à lire « le nouveau texte ». Il ne reconnut pas son travail. Les phrases avaient été raccourcies, les personnages, les lieux n'étaient plus décrits, l'histoire même avait été « remaniée » : l'homme était devenu une femme (car elles sont plus sereines dans le fantastique avait dit l'ami de Paula) et les événements ne s'étaient que sur un jour (comme dans un rêve avait-il dit).

Francis entra dans une immense colère et jeta le texte de l'ami sur le sol. Paula était agenouillée, ramassant les feuillets et les reclassant quand elle lui dit « qu'il fallait tirer au sort ».

Il sortit, en claquant la porte. Il revint quelques heures plus tard. Il avait bu et était sur le point de pleurer. Il s'allongea sur le lit et s'endormit très vite. Il se réveilla très tard. Paula n'était plus là. Elle devait être partie travailler se dit-il. Il téléphona à la Compagnie. Après avoir annoncé qu'il était malade et qu'il ne se rendrait pas au bureau, il demanda à parler à Paula. Elle n'était pas là.

Il alla dans la cuisine et se prépara un café fort. C'est alors qu'il vit le mot de Paula, sur la table. Il lut : « Francis, je pars quinze jours à la campagne, me reposer. Il faut tirer au sort. Je t'aime ».

C'est dans l'après-midi qu'il reçut le coup de téléphone. Le chef de service. Il lui annonçait que Paula avait eu un accident de voiture et les gendarmes avaient prévenu l'employeur. Ils avaient trouvé une carte professionnelle dans son portefeuille. Paula était morte, sur la route de Limoges. Un camion s'était renversé sur sa voiture.

Le chagrin de Francis fût indescriptible. Il songea plusieurs fois à se suicider. Ses collègues de bureau furent d'une gentillesse exemplaire. Et même Claire qu'il n'avait pas revu depuis longtemps se proposa d'habiter avec lui pendant quelque temps « pour s'occuper

simplement de lui ». Il refusa, préférant rester seul. Il avait pris un « congé sans solde » et passait ses journées sur son lit, à penser à elle.

Un jour, le téléphone sonna. Des collègues qui voulaient prendre de ses nouvelles pensa-t-il. Un homme lui dit :

– Monsieur Villeréal, vous ne me connaissez pas. Je suis l’ami de Paula, celui qui a relu votre manuscrit. Je voulais simplement vous parler. Je sais votre amour pour elle. Elle vous aimait très fort. Je ne pense pas qu’il soit bon de nous rencontrer. Disons que j’ai été l’ami de vos mots qui eux me connaissent et qu’il faut leur laisser cette amitié, sans l’encombrer de corps et de paroles creuses. Votre texte est très beau. Je n’ai fait que l’emballer dans un papier de Noël, pour sa publication. Je vous souhaite toute la chance du monde. Au revoir.

Francis se souvint du mot de Paula, sur le « tirage au sort ». Il tira au sort et envoya le manuscrit « remanié » à l’éditeur.

Son premier roman eut un immense succès et déjà les publicitaires avaient trouvé le slogan : « un talent fou ».

Michel Monpazier n’a, à ce jour, jamais rencontré Francis Villeréal.

Clara, Tikkun Olam

C'était il y a très longtemps, lorsque tous se donnaient l'accolade, à l'espagnole.

Clara était étudiante. Elle avait découvert le Tikkun Olam, une théorie d'un cabaliste juif du seizième siècle, Isaac Luria. La réparation du monde.

Curieuse théologie, plus dans le champ de la vision poétique que dans celui de l'interprétation théologique. Pour résumer : Dieu, d'abord dans le monde, s'en retire. Ce retrait (tsimtsoum) constitue le vide qui va lui permettre de s'atteler à ses créations, par un rayon magique, d'une lumière indéfinissable. La création divine va remplir de cette lumière dix vases (les sefirot), réceptacles de cette infinie lumière divine et qui vont contenir la vie première. Mais, catastrophe ! Les vases se brisent, l'homme primordial créé par un rayon droit ne pouvant les contenir. Et des milliards de milliards d'étincelles divines s'éparpillent dans le monde. L'homme se doit donc, c'est son but, de réparer les vases. Par un retour sur lui-même, dans son intériorité la plus profonde, l'homme va trier, exclure, différencier, pour, enfin, remédier à la brisure originelle et rassembler les étincelles malencontreusement et dramatiquement éparses dans ce monde imparfait par la rupture de l'unité et de l'entièreté primitives du monde voulu par le maître de l'Univers.

Donc, une réparation du monde. Par les humains et leur action, dans un combat éthique, contre la cassure, l'éparpillement originel, en réalité contre le mal.

Cette proposition, ces mots sont des aubaines, on en redemande. On les sort à tout moment, ils sont merveilleusement souterrains. Puis, on les interprète allègrement, guidés par ce que nous croyons être une sincère volonté de creuser dans le vrai et le juste, en bref dans la beauté du monde qui ne peut être que sa vérité.

En effet, que demander de plus à des mots que de nous aider à accompagner intensément nos heures, employées à ressouder les fêlures, au centre du grand mystère dans un voyage fécond à la lisière des infinis étincelants et des éthers lumineux ?

Extraordinaire donc que cette doctrine illuminée pour qui cherche la

formule d'or qui forge une éthique quotidienne. Mieux qu'une religion, écrasant toute idéologie, sans Dieu, sans maître, sans une seule barbe blanche, juste des actes, s'accrochant aux instants pour les rendre infiniment féconds.

Ainsi, l'action adéquate répare le monde et reconcentre les lumières disséminées dans le néant. Et tous doivent s'y mettre. Le monde enfin unifié, devenu idéal, pourra enfin venir, sans messie, juste réparé, comme un vieux jouet qui reprend sa forme, par des attaches ou des vis invisibles. Rassembler les étincelles éparses. Et toujours réparer, réparer.

Beaucoup ont donc pris, comme on prend le soleil, de cette réparation du monde, en la hissant au sommet de tout, un signifiant incontournable de la bonne vie, comme disent les grecs ou de la bonne action, comme disent les mortels, magnifiant la doctrine magique, en oubliant son origine cabalistique et religieuse, du côté des premiers étages des synagogues, là où dans les salles d'étude, les corps d'adolescents, tous vêtus de noir, se courbent obstinément, oscillent mécaniquement.

Clara était étudiante, section Ethnologie à la Sorbonne et spécialiste de Maurice Godelier. Moi, à l'époque, dans la section Sociologie, matière abordée parallèlement à la Philosophie à Censier.

Je l'ai rencontrée au Resto U. Elle était assise, seule à une table en formica. Elle se débattait, très sérieusement, avec une infâme cuisse de poulet noirci qu'une fourchette rouillée ne pouvait transpercer.

Elle a levé les yeux, constaté que je la fixais, debout, avec mon assiette dans les mains et m'a dit, je m'en souviens encore parfaitement :

- Allez, venez, asseyez-vous, on va tenter de vous rendre moins triste quand vous regardez les femmes.

J'étais vexé. Je ne crois pas avoir eu, jamais, l'air triste. Je ne peux être que joyeux et convivial. Et je ne regardais jamais les femmes. Je ne faisais que voir autour de moi. Il est vrai que j'ai bien changé, même si j'ai l'excuse de la passion du galbe des mollets des femmes. Mais, plus sûrement, je crois qu'elle avait raison, je fixais les corps

des femmes. En réalité, comme on ne se voit pas vieillir, on ne se voit pas regarder.

Et au lieu de le lui dire, de rire de cette ineptie, de faire la leçon sur le sourire qui est une politesse obligée, de lui préciser que j'étais un enfant du soleil carthaginois que la tristesse ne peut atteindre, je me suis assis devant elle et j'ai baissé les yeux, peut-être honteux, en tous cas intimidé.

A l'époque, Clara parlait beaucoup. Ce n'est que très récemment qu'elle est devenue peu diserte, pour le motif que je raconterai plus tard.

Alors, elle me parla, me posa mille questions, sur moi, mes études, et même mes amours. Je répondais par des bribes de phrases, désarticulées, presque inaudibles. Elle m'impressionnait.

Et quand elle a compris que j'étais un peu juif, elle me dit :

- Vous réparez le monde ?

Je ne comprenais pas, Louria m'étant radicalement inconnu.

Elle continua :

- Un juif qui ne connaît pas les vases et les étincelles est comme un chrétien qui n'a jamais entendu parler du Christ !

Je lui répondis enfin intelligemment :

- Vous jugez, nommez, glosez et je ne connais même pas votre prénom !

Elle a éclaté de rire en affirmant qu'elle n'avait jamais entendu dans la bouche des étudiants dragueurs un langage aussi soutenu, en ajoutant que je devais être d'un autre monde qui s'essayait à l'imitation des écrivains du Flore, amoureux des Gréco (Juliette, précisa-t-elle, pas le peintre) qui se trémoussaient au Tabou Club entre Miles Davis et Boris Vian.

Elle se moquait de moi, c'en était trop. Je me suis levé, pour quitter la table.

Elle m'a pris le bras, m'a forcé à me rasseoir et m'a dit :

*- Je vais vous apprendre comment commencer à réparer le monde. **Rien que de plus facile, il suffit d'éviter les embrouilles et ne jamais dire du mal de quiconque. Vous pouvez être méchant, peut-*

être même faire souffrir, sans le vouloir, bien sûr. Mais ne jamais dire du mal de quelqu'un, c'est ce qui est le plus difficile. Ça répare, déjà, le monde.

Nous sommes sortis ensemble et sur une chaise, à l'époque payante, du Jardin du Luxembourg, elle m'a exposé la doctrine lourianique. J'étais sidéré et j'ai tenté de raccrocher, très doctement, la théorie de l'illuminé à celles que je maniais avec aisance, citant mille philosophes, grecs ou allemands et, bien entendu Baruch Spinoza, pour situer, contrer, expliquer épistémologiquement les déviations cabalistiques.

Elle me dit :

- Ok, ok, vous n'avez rien compris.

C'est à cet instant même, à cette seconde, que je l'ai aimée, ce rêve aux yeux verts, à la blondeur qui nargue tous les rayons. Allez savoir pourquoi.

Michel Monpazier

Environ vingt années auparavant. Dans un bar d'une petite rue du sixième arrondissement.

L'homme était au comptoir et buvait un café, entourés d'ouvriers du bâtiment, en bleu de travail recouvert de plâtre et de poussière, tous l'œil rivé sur leur bière, qui ne se parlaient pas et caressaient tristement leur verre. Le barman s'affairait, un chiffon à la main, astiquant machines et ustensiles.

Les ouvriers, toujours muets, payèrent et sortirent rapidement. L'un d'eux, alors qu'il atteignait la porte d'entrée, heurta une femme qui entrerait en courant. L'ouvrier s'excusa maladroitement et la femme, essoufflée, rejoignit le bar et commanda un quart Vittel. Elle restait, d'un calme absolu au comptoir et l'homme qui buvait son café fut étonné de cette quiétude subite, en rupture totale avec son comportement de la minute précédente. Elle buvait maintenant, très lentement, son eau minérale et regardait alentour. Ses yeux se posèrent sur l'homme. Ils se sourirent, bizarrement complices, longuement. Quelques minutes plus tard, après un manège silencieux fait de signes, de sourires et de hochements de tête, ils se retrouvèrent, les deux, attablés, au fond de la salle, côte à côte, sans se parler.

L'homme rompit le silence et se présenta :

- Michel Monpazier.

La femme ne répondait pas et se contentait de sourire, intelligemment.

L'homme poursuivit, en riant :

- Mademoiselle, merci de m'avoir accompagné à cette table. Je n'osais l'espérer. Les rencontres entre inconnus deviennent rares en ces temps de tueurs en série. Je ne vais pas vous dire que je vous ai déjà vue quelquepart, ce serait un ignoble mensonge de pêcheurs d'âmes seules. Mais pourquoi couriez vous ainsi, en entrant ?

La femme répondit enfin :

- Je m'appelle Anne-Laure. J'ai pris l'habitude de toujours entrer dans tous les lieux publics en courant. Allez savoir pourquoi.

Mon frère a une explication que je veux bien vous révéler : j'ai besoin, selon lui, qu'on me voit. Je ne supporterais pas l'anonymat des villes et l'essoufflement attirerait les regards. Il a peut-être raison. La preuve, vous m'avez vue. M'auriez-vous remarquée si je m'étais simplement, timide et discrète, glissé sur une banquette ? Mais, je vous l'assure, je ne m'assois pas, normalement, à la table de ceux qui me regardent. Vous êtes une exception et je me demande encore pourquoi. Pour être plus directe, je ne suis pas, comment dire, une dragueuse. Vous êtes rassurant et n'avez pas l'air d'un tueur en série. Mais sait-on jamais ? En tous cas, ne me demandez pas de vous accompagner au cinéma ou je ne sais où. Je refuserais. Il me plaît simplement de boire un verre avec vous. J'ai du aimer votre sourire.

Ils restèrent longtemps ensemble, parlant de choses et d'autres, surtout, après la découverte d'une passion commune pour l'art contemporain. C'est dans de grands éclats de rire qu'ils recherchaient les jours où ils avaient du se croiser dans les expositions, dans l'air des cimaises avait-il dit.

Ils se promirent une exposition ensemble et échangèrent téléphones et adresses. Ils se quittèrent joyeux.

Michel Monpazier, à cette époque, venait de terminer ses études. Il était, facilement devenu docteur es lettres et passait son temps à écrire, « sur tout ce qui bougeait » disait-il, politique, peinture, théories philosophiques. Sa facilité d'écriture fascinait tous ses amis apprentis-écrivains, journalistes, professeurs qui n'hésitaient pas à faire appel à lui lorsque, leur imagination faisant défaut, ils craignaient le déshonneur ou pire, s'ils rendaient une page mal rédigée. Il habitait un studio rue Madame, en précisant toujours que le nom de la rue lui avait plu immédiatement et que, pour rien au monde, il n'aurait logé ailleurs que dans cette rue, si féminine disait-il.

Il gagnait sa vie en proposant des services de correction littéraire aux éditeurs, revues et journaux. Et lorsqu'on lui

demandait s'il comptait, bientôt, « publier » (un roman, un essai) il répondait de la même phrase, apprise par cœur : « Mes publications futures sont épuisées, comme moi ».

Michel Monpazier était donc un homme brillant et sûr de l'être. Sa vie fut bousculée par un événement de taille : sa sœur, qu'il adorait et qui avait eu un enfant avec un inconnu, pour en avoir un, simplement, décéda lors d'un terrible accident de téléphérique, dans une station de sports d'hiver. Elle laissait donc un enfant de deux ans. Et Michel Monpazier l'adopta, s'occupa de lui, aidée par une nourrice du Cap-vert.

C'est à cette époque d'apprenti-éducateur qu'il rencontra Anne-Laure.

C'est elle qui lui donna rendez-vous un dimanche matin au Musée d'art moderne. Une exposition remarquable (Fautrier) qui ne pouvait être manquée. Ils déjeunèrent d'une salade à la cafétéria en pestant, gentiment, contre les adolescents qui faisaient claquer leur roller sur le parvis, par-delà la paroi vitrée. Michel lui offrit le catalogue de l'exposition et dans la librairie du musée, ils commentèrent activement les ouvrages, n'hésitant pas à décrier tel ou tel critique. La plupart des visiteurs du musée furent jaloux de leur bonheur. Michel eut d'ailleurs, à ce propos une réflexion qui la ravit (elle était sous le charme). Il considérait, en effet, qu'il fallait être discret dans le bonheur, par mansuétude à l'égard de ses prochains. Le dimanche soir était suffisamment triste dans les appartements et pavillons de banlieue pour ne pas accabler les pseudo-vivants (c'est son mot) du bonheur capté d'amoureux de l'après-midi et provoquer les scènes de femmes délaissées et d'hommes contrits. Le rire pouvait être scandaleux pour les perdus du dimanche. Il lui dit ces mots en la prenant par l'épaule. Leur nuit d'amour, rue Madame, restera inoubliable.

Elle s'occupa de l'enfant, assidûment. Elle les aima calmement. Elle était dotée d'une fortune colossale (un héritage de haute tenue) et empêcha Michel de perdre son temps dans les emplois alimentaires, le forçant à écrire et à écrire encore. Elle

était sûre de son talent.

L'enfant grandissait dans un bonheur parfait. Dès l'âge de cinq ans, il commença à écrire des petits poèmes. Il faut dire que ses jeux n'étaient qu'intellectuels. Michel était obsédé par son apprentissage des mots. Tous les soirs, il en écrivait des dizaines sur des bouts de papier qu'il jetait sur le lit. L'enfant devait choisir ceux qui feraient une histoire à raconter.

Anne-Laure avait trouvé un emploi inutile, à mi-temps, chez un commissaire-priseur et y prenait plaisir. Le travail est toujours agréable quand il n'est pas nécessaire.

L'enfant avait cinq ans quand le drame survint.

Ils étaient dans leur nouvel appartement, un trois pièces, toujours rue Madame (exigence de Michel). Il écrivait. Elle collait des photos de tableaux sur des cartons et l'enfant, sur le grand lit, classait les mots.

L'on frappa à la porte. Ils se regardèrent, étonnés. Il était tard et ils n'attendaient personne. Il alla ouvrir. Un homme dont il remarqua immédiatement la laideur repoussante se tenait devant lui. Des yeux infiniment petits, comme des boutons de nacre sur la tête d'une poupée de chiffon. Pas de lèvres, un front très bas, et la peau vérolée. Il portait un costume blanc, trop grand. Il ne dit pas un mot, se contentant de faire un signe à Anne-Laure, par-dessus l'épaule de Michel. Elle se leva, prit son imperméable, baissa les yeux en passant devant Michel, sortit et ferma la porte derrière elle.

Michel ne comprenait pas. Il l'attendit toute la nuit mais elle ne revint pas.

Le lendemain, il téléphona à l'étude du commissaire-priseur. Elle n'était pas venue.

Les jours qui suivirent furent atroces.

Il ne la revit plus jamais.

Jean-Charles Ducouraud

Tous s'accordent à dire que Jean-Charles Ducouraud était à cette époque un étudiant « sérieux et travailleur ». Mais il avait eu – il le disait souvent, crûment, fier de sa sincérité - une enfance malheureuse. Ses parents n'étaient ni miséreux ni violents et ils adoraient leur fils. Non, Jean-Charles avait souffert pour un seul motif, bien loin des contingences familiales ou matérielles : il était jaloux, très jaloux. Il ne pouvait supporter le premier de la classe ni celui qui avait du succès auprès des filles ou encore l'impertinent aux parents très riches. Il ne tolérait pas qu'on puisse s'intéresser à un autre que lui. Et il pleurait toutes les nuits dans sa chambre, se souvenant d'un geste charmant qui ne lui était pas destiné, d'un regard posé « sur autrui », de la réflexion très obligeante d'un professeur à un élève qui n'était pas lui. Sa jalousie était donc malade.

Ses parents se sont longtemps souvenus de ces jours où il rentrait, piteux, le visage tuméfié, arraché, après une bagarre « de jalousie » (comme ils disaient). Jean-Charles ne savait pas se battre et il en avait horreur mais c'était plus fort que lui : il fallait qu'il empoigne ceux qui provoquaient sa « maladie » et recevait, presque sans broncher, les coups en retour. Il était très malheureux et pleurait souvent.

Il avait quitté sa ville natale (Montpellier) vers dix-huit ans (après son bachot) pour Paris (études de philosophie à la Sorbonne). Pendant ses premiers mois dans la capitale, il avait eu (il en rit souvent aujourd'hui avec ses étudiants) une grande idée fixe qui s'était presque substituée au sentiment de jalousie : il lui fallait perdre son accent. La philosophie, disait-il, ne peut se dire avec l'accent montpelliérain (c'était son avis, allez savoir pourquoi). Il passait donc des heures à écouter la radio pour répéter, après tous les commentateurs et animateurs, de belles phrases avec l'accent pointu (celui de Paris). Il avait aussi acheté un petit magnétophone qu'il cachait dans une de ses poches et qui lui permettait d'enregistrer toutes (absolument toutes) ses conversations de la journée. Il le posait la nuit sous son oreiller pour « s'imprégner » pendant son sommeil du fameux accent parisien.

Il faut croire que la méthode fut efficace puisqu'aussi bien Jean-Charles Ducouraud n'a plus le moindre accent du Midi et que nul aujourd'hui ne peut le croire natif du Languedoc. Sauf peut-être quand il s'énerve. Mais il s'énerve rarement et parle très doucement (il connaît d'ailleurs la plaisanterie de ses étudiants sur l'achat en gros de sonotones pour les distribuer à l'entrée du « grand amphi » et la raconte souvent dans ses soirées mondaines en ajoutant que « seul celui qui parle bas se fait entendre »).

Les études de philosophie de Jean-Charles Ducouraud ont été parfaites. Mais il a beaucoup souffert d'abord, bien sûr, de la jalousie (qui est revenue après l'apprentissage de l'accent parisien), mais surtout de ce qu'il considérait comme une plaie : la lecture des auteurs modernes (par « modernes », il entendait tout ce qui avait été produit après les « pré-socratiques »). La philosophie ne devait pas, s'exclamait-il souvent, s'encombrer de ceux qui ne disent rien de plus que les Grecs. Quant aux modernes « contemporains » n'en parlons pas : une haine de leurs écrits. Oui. une véritable haine à leur endroit ! Il fallait bien qu'il les lise les Foucault et autres Derrida. Mais dans ses fiches de lecture, il devenait presque grossier à leur égard. Il les insultait, criait à l'imposture, à la duperie. Il faut dire qu'il avait du style dans l'invective et ses professeurs, même s'ils s'étonnaient de tant de hargne, louaient son talent, en se demandant toutefois s'il pourrait écrire un jour un texte « calme ».

Jean-Charles Ducouraud était le seul étudiant de la Sorbonne à assister aux cours en costume-cravate. Ce qui provoquait l'étonnement, parfois la raillerie. Mais il considérait que « l'on devait du respect tant aux professeurs qu'à la discipline (la philosophie) » ; que la « cravate ne permettait ni l'affalement ni l'écoute blasée » ; qu'il exigerait, lorsqu'il pourrait enfin professer, une tenue correcte dans sa salle de cours (sur ce point il a subi un échec, bafoué par Nike et Adidas).

Il est vrai qu'il avait les moyens de s'habiller presque luxueusement, et même de changer de costume tous les jours : Il avait hérité de l'un de ses oncles, vieux célibataire, sans enfants et qui avait gagné une immense fortune en Bourse (en ne jouant que dans les périodes de

grandes baisses, en vendant, en escomptant plus grande baisse encore, des titres « à découvert ». Il disait que seuls les pessimistes sont des gagnants, du moins en bourse. Le vieil homme adorait Jean-Charles (comme un fils) et l'invitait souvent dans sa magnifique villa près de Martigues. Il lui parlait, sans répit, des techniques boursières, des « certificats », « warrants », « puts » et autres « calls et seuils de déclenchement » et Jean-Charles faisait semblant d'écouter, fort du respect que l'on doit aux futurs donateurs. L'oncle lui légua donc tous ses biens, y compris la villa. Rares étaient les jeunes hommes, étudiants en philosophie, qui pouvaient se vanter de posséder une telle richesse. Il vendit la villa, en se sentant tout de même coupable (son oncle lui avait demandé, un jour de cafard d'y faire venir la « famille future, pleine d'enfants aux boucles blondes » qu'il ne verrait sans doute jamais, eu égard à son âge avancé, à la gravité de sa maladie et aux résolutions de Jean-Charles (qui disait ne vouloir fonder une famille qu'après son agrégation, l'étude de la philo étant incompatible avec les aventures qui prennent inutilement du temps et, à fortiori, avec les mariages prématurés).

Cette richesse vraiment démesurée aurait pu lui permettre d'être simplement rentier et de passer ses jours au Flore les journaux étalés sur une table et un livre (de philosophie grecque) à la main. Non. Jean-Charles avait la vocation. Il fallait qu'il enseigne.

Souvent, même très jeune, il s'enfermait dans sa chambre et répétait, à haute voix, assis à son bureau ou debout, en tournant autour de la pièce, les leçons qu'il donnerait à un auditoire captivé. Il avait même demandé à ses parents de lui acheter un grand miroir pour pouvoir, comme les danseurs, prendre et rectifier la pose idoine.

A ceux (comme sa cousine) qui lui demandaient d'où venait cette « passion de la classe », il répondait toujours que « seule l'éducation perpétue la race humaine et qu'il fallait bien que des humains se sacrifient pour reproduire l'espèce ». Il ajoutait parfois (cela dépendait des interlocuteurs) que « la reproduction, par sperme et autres ovaires et ovules n'était rien puisqu'elle était donnée à tout le monde. Qu'il en allait différemment de celle du monde qui était

l'œuvre des élites, des savants, des professeurs ; que tous les Internet de la planète, toutes les encyclopédies en ligne ne pourraient jamais remplacer « la chair et l'os de celui qui se plante devant ses étudiants pour leur faire comprendre l'univers ». Il avait le sens de la formule.

Jean-Charles Ducouraud était assez beau. L'on peut croire que les ravages de la jalousie ou encore les grimaces que donnent les idées fixes enlaidissent un visage ou ratatinent un corps. Il n'en est rien. Les souffrances peuvent peut-être s'enfouir sous les peaux et ne pas se révéler. Bien que certains nous disent qu'elles apparaissent un jour ou l'autre et que là commence le drame, lorsqu'elles nous rattrapent. Mais là n'est pas le propos puisqu'il s'agit de raconter Jean-Charles Ducouraud qui était donc (il l'est encore) assez beau.

Il pouvait ainsi plaire aux jeunes filles. Mais il n'en profitait pas, pour mille et une raisons qu'il serait long ici de répertorier totalement. Lui-même, quand il subit sa psychanalyse (passage obligé dans ce qui est une carrière pour s'approprier un titre et sur laquelle l'on reviendra) ne sut pas vraiment dire pourquoi il ne profitait pas de son potentiel succès. Disons simplement (sans souci d'exhaustivité et de manière primaire) qu'il ne prenait pas trop de temps pour les loisirs, tout occupé à ses études, qu'il ne savait pas parler aux filles, qu'il en avait peut-être peur, qu'il craignait (c'était aussi une de ses idées fixes) la première expérience amoureuse, qu'il redoutait aussi d'être impuissant, qu'il ne croyait qu'au grand amour sans chair. Peut-être aussi, encore plus simplement qu'il n'aimait pas les filles, allez savoir. En fait, avant de venir à Paris, il n'avait pas connu l'amour. Il avait failli avoir cette première aventure avec l'une de ses camarades d'école, sa voisine de rue. Christiane. Elle n'était pas très jolie. Elle avait pourtant des yeux magnifiques mais son nez busqué, vraiment busqué gâchait tout ce qui aurait pu la rendre charmante. Il faut dire aussi qu'une acné juvénile, florissant, n'arrangeait rien. Mais elle avait un corps sublime et le savait, ses jupes étant les plus courtes du lycée, ses corsages les plus serrés, ses décolletés les plus saisissants. Son corps grondait donc et elle rêvait de sa première expérience. Elle avait jeté son dévolu (phrase qu'elle emploie lorsqu'elle raconte

l'événement incroyable) sur Jean-Charles. Ils étaient dans la même classe et, voisins, ils rentraient ensemble du lycée, sans traîner comme les autres au café, à fumer ou à jouer au baby-foot. Leurs conversations pendant leur trajet du retour était, évidemment consacrée aux devoirs du jour ou aux difficultés mathématiques (tous deux ne les aimaient pas, mais ils mettaient un point d'honneur à les maîtriser brillamment).

De temps à autre ils s'invitaient dans leur chambre, pour comprendre ensemble un exercice de maths ou de physique, pour commenter un texte poétique, pour se perdre dans les cartes géographiques du monde et étaient fiers de cette entente studieuse. Leurs parents les entendaient jubiler lorsqu'ils trouvaient rapidement une solution. Derrière les portes (toujours fermées) de leurs chambres, deux adolescents étaient sérieux et heureux de l'être. Mais elle avait jeté son dévolu sur lui.

Le jour du drame (elle s'en souvient encore) arriva un vendredi de septembre, vers la fin du mois. A la sortie de l'école, elle l'invita, non pour travailler avait-elle dit mais « pour se détendre un peu ». Il fut surpris par cette nouveauté, la détente étant inséparable de l'étude qui n'était jamais laborieuse. Il accepta, bien sûr. Pourquoi ne pas écouter le dernier disque de ce jeune violoniste, interprète fabuleux de Chostakovitch et dont elle était devenue (c'est son mot) une « fan » ? Il était ravi. Il faut dire que les deux adolescents étaient les seuls, dans leur classe à écouter de la musique dite classique. (Cet amour de la grande musique chez les jeunes est un grand mystère. Un auteur a même écrit que des jeunes qui aiment, trop tôt, cette musique finissent homosexuels et, en tous cas, malheureux ; que le taux de suicide « était proportionnel à son écoute ». Sûr qu'il exagère et qu'il n'a aucune éducation musicale et se contente du « rythm and blues » qui n'est qu'une musique de danse. Beaucoup d'homosexuels n'aiment pas la grande musique et les gens sont malheureux sans jamais l'avoir entendue).

Mais revenons au jour du drame. Elle prit les clefs dans son sac et ouvrit la porte de la maison, ce qui ne manqua pas d'étonner Jean-Charles, les parents, la mère du moins, étant toujours là à les

accueillir, l'orangeade prête. Christiane lui répondit rapidement que les parents étaient en week-end, à Cassis et qu'ils étaient partis tôt ce vendredi, pour éviter les embouteillages du soir. Elle lui demanda de s'asseoir sur le canapé du salon. Elle montait dans sa chambre. Elle en avait pour une minute. Elle prit donc le grand escalier, en courant et en répétant qu'elle ne serait pas longue. Jean-Charles la regardait monter et se dit que, décidément ses jupes étaient trop courtes. Elle ne fût pas longue à se déshabiller car c'est radicalement nue, oui complètement nue, que Jean-Charles la vit descendre doucement, langoureusement, l'escalier. Elle prenait des poses d'artiste de music-hall et levait, triomphante, les bras en se trémoussant. Elle s'approcha de lui. Il était pétrifié, statufié. Elle lui prit ses mains qu'elle posa sur ses seins et lui dit, sur un ton d'une volupté impensable : « prends-moi, Jean ! ». C'est à cet instant même que l'inimaginable survint. Jean-Charles se leva d'un bond et se mit à pleurer, d'abord doucement puis de plus en plus fort, jusqu'à crier, hurler en pleurant. Elle ne comprenait pas et vint vers lui. Ce qui déclencha ce qui sera l'inoubliable de cette histoire : Jean-Charles démolit tout ce qui se trouvait dans le salon, jetant les vases, brisant vitres et miroirs, en ramassant des morceaux pour lacérer toutes sortes de tissus, ceux du canapé, ceux muraux, s'emparant de tous les objets pour encore démolir. L'on imagine l'état du salon après ces minutes de furie.

Et il sortit, sans dire un mot, laissant Christiane, en pleurs aussi, nue et hébétée.

Lorsqu'elle raconte ce jour de son adolescence (en omettant la nudité et l'escalier), Christiane (qui est devenue une mère de deux enfants sur le point de divorcer) n'en rit sûrement pas. Elle affirme qu'il s'agit du jour le plus noir de sa vie. Pour différentes raisons. Il a fallu d'abord mentir aux parents (elle avait trouvé la maison telle quelle, en rentrant de l'école, atterrée par cet acte de vandalisme gratuit et non signé puisque rien n'avait été dérobé. Bizarrement, aucune effraction de la porte n'avait été constatée, les parents ayant du oublier de fermer. C'était donc leur faute !).

Il a encore fallu côtoyer « Jean » qui ne lui adressait plus la parole,

expliquer encore aux parents, aux amis qu'ils étaient fâchés, pour une « histoire de mathématiques » (personne n'osait demander ce que ce terme voulait dire). En outre, pendant de longs mois après la démolition, elle n'avait pu dormir, réveillée toutes les nuits par des cauchemars de corps nus et de vases au plafond. Mais c'est sa vie amoureuse qui surtout peut faire croire que ce jour est bien maudit : elle n'en a pas eu, jusqu'à son mariage. Après ce jour funeste, elle eut très peur des garçons, n'osant les approcher, leur parler. Et elle pleurait de cette impossibilité. Elle resta donc vierge jusqu'à son mariage et accablée toute sa vie (qui est loin d'être finie), et son mari eut beaucoup de mal (mais elle ne le dira jamais) à l'approcher, à la toucher, peut-être pendant plusieurs mois. Elle pleurait sans cesse. Elle en veut toujours à Jean-Charles.

La vie sexuelle de Jean-Charles, on s'en doute, n'a pas été, elle aussi, d'un grand tumulte. Jusqu'au jour où, à Paris, alors qu'il venait d'avoir vingt et un ans, il rencontra Liliane.

Liliane était danseuse aux folies bergère. Un vrai personnage de roman qu'il est donc inutile de décrire sinon en rappelant qu'elle était brune, très brune, qu'elle venait d'une lointaine province, qu'elle était jolie bien qu'un tantinet vulgaire, qu'elle était plus âgée que lui, qu'elle portait toujours des petites bottines en simili-daim noir et qu'elle souriait toujours.

Ils se rencontrèrent au parc des Batignolles. Il lisait devant la mare aux canards et elle s'était assise à côté de lui. Vint ce qui devait arriver, non sans mal d'ailleurs. Elle l'a littéralement traîné dans son petit deux pièces, l'a elle-même déshabillé, lui a servi un large pastis presque sans eau (il était terrifié bien sûr), et s'est attelée à ce qui était une véritable tâche, en fait une mission.

Pendant les longues années d'études qui n'en finissaient pas, ils se sont vus, presque tous les jours, même s'il ne la montrait pas (ce qui avait été, sans mots, convenu). L'on peut dire qu'avant son mariage avec Marianne, il n'a pas eu d'autre aventure. Mais c'est plein de nouvelles expériences (celle de Liliane était, l'on s'en doute aussi, illimitée pour ce qui concerne les choses du corps) qu'il aborda la vie, après la rencontre avec la danseuse. L'on peut donc dire aussi qu'elle

l'avait « libéré » même si ce mot peut sembler d'une banalité affligeante. C'est incroyable comme la relation sexuelle aboutie permet de mieux lire la philosophie et de mieux parler aux gens. Ses études, on l'a déjà dit, furent brillantes. Ses professeurs voyaient en lui leur digne successeur et souvent ils lui demandaient de prendre leur place, dans le grand fauteuil du grand amphi, pour un exposé, presque un cours. Grâce à Liliane (qui le rendait sûr de lui et dominateur) et à ses répétitions d'adolescent (son miroir), il s'en sortait très bien, même si quelquefois les rires fusaient lorsqu'il devenait un peu trop grandiloquent. Manifestement il allait devenir un grand professeur. Mais il lui fallait un sujet d'agrégation « en or ». Et il a longtemps cherché son sujet, sans en parler (paranoïa du sujet oblige), sauf peut-être à Liliane, le soir dans le petit deux-pièces de la danseuse. Bien sûr, elle ne comprenait rien à ce galimatias, les mots savants qui se succédaient lui semblant d'une confusion « terroriste ». Oui, « terroriste », c'est bien le mot qu'elle employa et que l'on a du mal à imaginer dans la bouche d'une danseuse de casino. Un soir de janvier, il rencontra Marianne et Michel. Il trouva son sujet et se sépara de Liliane.

Louis Beauregard

J'ai rencontré Louis Beauregard à la faculté. Il travaillait sur un sujet assez curieux, pour l'époque du moins : la relation entre les comportements alimentaires et les modes de pensées. En bref, si je me souviens bien, Louis considérait que le fait d'ingurgiter depuis la prime enfance des hamburgers ou du riz biriani déterminait le mode de perception du monde, et partant, le type d'action culturelle sur son environnement.

Quand certains lui rétorquaient que la proposition inverse était peut-être

plus pertinente, que le comportement alimentaire n'était qu'un succédané de la culture d'un peuple, un fait sans vecteur causal, il prenait un air très sérieux, regardait les contradicteurs fixement avant de lâcher d'un air faussement contrit :

- *Vous êtes un petit con.*

Là, ça dépendait des interlocuteurs. La majorité, ne pouvant imaginer la vérité de l'insulte, le prenait pour un fou et tournait le dos pour s'enfuir.

D'autres, plus rares, riaient et discutaient. Enfin, les derniers s'emportaient et devenaient même violents.

Je l'ai justement connu lors de l'emportement, peut-être légitime, d'un malheureux questionneur.

Nous étions, tous, dans le couloir à attendre la venue du Professeur Didier, titulaire de la Chaire d'épistémologie, lorsque j'ai entendu des éclats de voix assez violents. C'était Louis qui se faisait empoigner le collet par un étudiant, assez grand, certainement basketteur, et qui exigeait des excuses après avoir entendu la petite phrase assassine, en réponse à sa question, pourtant posée calmement.

Louis le regardait sans broncher, ce qui provoquait un redoublement des cris.

Je m'approchai, et malgré mon ignorance de l'origine de la dispute, je fis remarquer au géant que le lieu ne pouvait se prêter à un tel comportement, indigne de la sérénité qui devait régner dans cet espace où les plus grands esprits, depuis des siècles, opéraient.

Le violent me traita d'imbécile et me demanda de m'occuper de mes affaires, en ajoutant je ne sais quelle insulte intolérable. Et alors que je ne connaissais pas encore l'ignoble répartie régulière de Louis, je répondis au malotru :

- *Vous êtes un petit con.*

Il en a été stupéfait puisqu'aussi bien il lâché Louis qui se tordait de rire, m'a regardé, a hésité pour l'uppercut, avant, je ne sais pourquoi, de partir en courant vers les toilettes.

Louis est, évidemment, devenu un ami, du moins un proche de Faculté.

Il a, très vite, abandonné son sujet pour s'intéresser au fait religieux et plus précisément à ce qu'il nommait lui-même "l'ultime preuve négative".

Il s'agissait de démontrer qu'eu égard à la conservation des documents historiques et des récits de l'époque, à la connaissance parfaite des évènements majeurs dans les siècles, à leur restitution par les chroniqueurs, il était impossible de démontrer l'existence de Jésus qui, en réalité constituait une invention magistrale, l'homme ou le Dieu, comme l'on voudra n'ayant jamais mis les pieds sur terre. Nul document sérieux n'en faisait état.

Son travail intéressait nos professeurs puisqu'en effet il permettait de répertorier le matériau historique de l'ère préchrétienne, d'en disséquer le contenu. Et même si le but de telles investigations était curieux, la démarche pouvait faire "avancer la recherche". C'est ce que

nous disait le Professeur Chesneau, celui dont l'on sait qu'il n'a pas supporté l'apologie par Michel Foucault du régime islamiste iranien et qui s'est suicidé en plein cours, en avalant du cyanure.

Les travaux de Louis ne m'intéressaient guère, mais j'avais toujours plaisir à le rencontrer, pour discuter de tout et de rien, et beaucoup des jeunes filles de la Fac aux magnifiques mollets. Nous partageons, en effet, cette passion pour cette partie de l'anatomie féminine. Les galbes des mollets sont renversants lorsqu'ils sont beaux.

Puis, un jour d'été, Louis m'appela et demanda à me voir sur le champ.

Je m'en souviens parfaitement. Il me dit :

- Paul, tu te souviens que tu es juif ?

Et avant que je ne m'emporte il m'annonça la nouvelle :

- Je me convertis au judaïsme.

J'aurais dû immédiatement, lui poser la question du pourquoi. Mais, curieusement, je n'ai pu dire qu'une seule phrase :

- Vas-tu porter la kippa et le petit talith ?

Il m'a souvent dit par la suite combien cette réaction l'avait étonné. Il s'attendait à mille questions, à la stupeur, à la joie, bref à un sentiment.

Je crois que ça l'a un peu peiné, mais je n'y pouvais rien.

Il n'a pas porté la kippa et le petit talith et n'a pas laissé pousser sa barbe mais il est devenu, je l'assure, l'un des plus éminents spécialistes du judaïsme que certains n'ont pas hésité à comparer au mystérieux Monsieur Chouchani, maître de tous les grands, y compris de Lévinas ou de Wiesel.

On affirmait de Louis qu'il n'existait pas un texte biblique, de la kabbale, du Zohar, de la Michna qu'il ne pouvait citer de mémoire et

pas un seul des milliers de commentaires talmudiques qu'il ne pouvait, lui-même critiquer. Je pense que c'était, peut-être un peu exagéré.

Il avait, par ailleurs refusé de devenir rabbin, malgré les offres mirobolantes des plus grandes métropoles. Il n'avait qu'un seul but, répondait-il aux nombreux journalistes qui venaient l'interroger sur ses travaux : démontrer la concordance parfaite entre modernité et judaïsme.

Louis n'écrivait que très rarement, prétendant que le caractère sacré des mots était exclusif du petit exposé d'une pensée ou d'un commentaire. Si l'on écrivait, c'était pour dire une vérité, laquelle ne pouvait s'encombrer d'à-peu-près et d'imperfections sémantiques.

Un texte devait donc être court et essentiel, rare ou, mieux encore, brûlé comme le soutenait le rabbin Nahman de Braslav, pour laisser les mots s'envoler dans le vent du ciel et trouver leur destination authentique.

Seul le roman, la littérature, si l'on veut, pouvait se laisser aller, ne pas rechercher la perfection puisque par essence même, elle la fuyait "trouvant dans les mensonges la vérité de son existence".

Je me souviens l'avoir appelé lorsque j'ai lu ces mots dans une revue hebdomadaire, dans un entretien qu'il accordait au rédacteur en chef, en réponse à une question sur la relation entre littérature et religion.

Je connaissais bien Louis et sans mettre en doute ses nouvelles convictions religieuses, je savais trop qu'il s'agissait de mots de faiseur, de charlatan de pure race, pour épater, dans le sillage de Kundera, les lecteurs du Dimanche. On ne se refait pas, même dans l'érudition.

Lorsque je l'ai appelé, après la lecture de ces mots pompeux, il y a très longtemps, pour le traiter gentiment d'escroc, il m'a simplement répondu :

- je préfère faire le pitre plutôt que de m'assoupir, comme toi, dans un spinozisme inutile, primaire et résigné.

J'avoue avoir été un peu vexé, mais nous nous sommes rencontrés très souvent. Cependant, j'avais exigé l'exclusion radicale de toute discussion théorique entre nous, peut-être par crainte de ne pas suivre, sauf celles, futiles, sur les femmes et, bien sûr, leurs mollets, la cuisine, et l'Art contemporain qu'il haïssait. Pas un seul mot de philosophie, de politique et encore moins de religion. Le pari a été tenu pendant de longues années.

Je l'ai, évidemment, appelé après cette semaine de deuil.

Il m'a présenté ses condoléances et n'a posé aucune question. Je ne savais que dire dans ce maudit téléphone et commençait à regretter mon appel. Nous sommes restés longtemps silencieux jusqu'au moment où il me dit :

*- Bon. On se voit dans une heure, au Balzar. Ne mets pas ta kippa ! *

Je ne me suis pas rendu à ce rendez-vous. Je l'ai appelé pour m'excuser.

Une contrainte inopinée. Il m'a simplement dit :

- Il est peut-être urgent que nous parlions un jour.

Je n'ai pas répondu. Je l'ai rencontré trois jours plus tard, nous nous voyons désormais régulièrement et je m'interroge encore sur mon lapin du premier jour. Sans doute la peur, dirait Anna.

Monsieur Laurentin

Monsieur Laurentin descendit du train, en grognant sur une vieille dame qui marchait péniblement devant lui, sur le quai, encombrant le passage. Il finit même par la bousculer, sans s'excuser. Il se dit que la vieillesse était insupportable et que ce quatrième âge ferait mieux de rester cloîtré dans les maisons spécialisées que ses impôts engraisaient.

Il s'énerma encore lorsqu'il fut obligé de prendre la queue à la station de taxi. Il se disait, à cet instant, que la rue devait aussi respecter les hiérarchies, que les élites ne devaient ni attendre, ni côtoyer la multitude, laquelle, normalement, devait s'incliner, comme au bureau, comme à l'usine, et laisser place dans les rues à ceux qui avaient réussi, comme lui. Même les Grecs, inventeurs de cette perfide démocratie avaient fait le tri dans le peuple et l'on ne voyait pas pourquoi les hommes de sa condition devaient se fondre dans cette masse. Il réfléchissait sur la forme du signe distinctif, à accrocher peut-être au revers des vestons, pour faire connaître son statut social, lorsqu'un homme l'insulta en lui demandant de ne pas rêver. Un taxi était devant lui et attendait que ce provincial (c'était le mot qu'il avait employé) veuille bien comprendre qu'il fallait monter dans la voiture. L'homme ajouta même que décidément il faudrait créer des villes exclusivement réservées aux nigauds et ballots de toute sorte.

Il donna au chauffeur l'adresse de sa fille, rue des Saints-pères et ne laissa aucun pourboire en payant sa course, sans comprendre les maugréments du conducteur qui souhaitait, d'après ce qu'il pouvait saisir, la malédiction de l'Ecosse.

Il monta, non sans peine, les nombreux étages qui séparaient la porte d'entrée de service de la chambre qu'occupait sa fille. Il eut deux réflexions. La première concernait sa condition physique, bien fragile, comme en témoignait son essoufflement dans la montée. Il marcherait désormais un peu plus et demanderait à son chauffeur de le faire descendre une centaine de mètres avant la porte de l'usine, ce qui lui ferait prendre de l'exercice. Il s'en voulut ensuite d'avoir exigé que sa fille logeât dans une chambre modeste, pour éprouver

les duretés de la vie, avait-il dit, à l'époque. La richesse méritait qu'on en profite et elle pouvait se venger si l'on ne lui faisait pas honneur. Un bel appartement aurait très bien pu convenir. Il était vrai que les prix de l'immobilier parisien étaient prohibitifs. Mais il avait les moyens.

Il prit donc les clefs dans sa poche (il en avait demandé un double à l'agent immobilier, lors de la signature du contrat de bail) et entra. La chambre était parfaitement rangée. Il fut fier de sa fille. Il était vrai que l'exiguïté de la pièce ne permettait pas d'y loger trop de meubles. Un lit, une petite commode (celle que lui avait donnée la tante pourtant si avare) et un bureau au-dessus duquel une étagère en pin faisait office de bibliothèque.

Il jeta un coup d'œil distrait sur les livres soigneusement rangés et fut surpris par le nombre d'ouvrages publiés par le fameux professeur Ducouraud.

Il ne parvint pas à ouvrir le tiroir du bureau et après quelques instants de pensée coupable prit le coupe-papier à portée de sa main et entreprit de crocheter la serrure qui céda facilement. Il fut étonné du fouillis, de l'amoncellement de papiers qui emplissaient le tiroir et qui jurait avec l'ordre qui régnait dans le lieu.

Les longs moments pendant lesquels Monsieur Laurentin s'attela à la lecture des innombrables papiers jetés par sa fille dans ce maudit tiroir furent (il le dira, souvent, plus tard) parmi les plus pénibles de sa vie.

Des dizaines de lettres d'amour enflammées émanant d'une incroyable armée d'hommes, lesquels, si l'on s'en tenait aux minutieuses descriptions des nuits passées avec Mademoiselle Laurentin avaient dépassé le stade de prétendant. Certains se comparaient même au Marquis de Sade, en se vantant d'avoir pu, grâce aux prouesses de l'amante, accomplir, très exactement, les actions érotiques figurant sur telle ou telle page de leur auteur préféré, toujours lu à haute voix, liminairement aux exploits sexuels qu'avait abrité cette chambre accueillante, si close et très haut perchée de la rue des Saints-pères.

Le moindre détail du corps de sa fille n'échappait plus à Monsieur

Laurentin, lequel, à de nombreuses reprises faillit s'étouffer et craignit la mort brutale dans cette maudite chambre emplies de saouls et de stupres.

Il s'allongea ainsi un moment sur le lit, pour mieux respirer et, se souvenant de ceux qui s'y étaient posés (quelquefois debout ou à genoux) le quitta brusquement, dégoûté, la nausée au cœur.

Curieusement, il se mit à classer les lettres, par individu, non sans avoir le sentiment que, décidément, il s'agissait là d'une manie, sa secrétaire ayant toujours craint le licenciement pour un simple déclassement de document.

Il trouva un court mot du professeur Ducouraud, lequel, dans un style dont il se dit qu'il était parfait, invitait sa fille chez lui. Le courrier, daté, était récent. Il ne s'agissait pas, écrivait-il, de travail universitaire et la confidentialité était de mise.

Monsieur Laurentin se mit à hurler, en se prenant la tête entre ses mains en pleurant de rage. Même les professeurs ! Même ce Ducouraud ! Il commençait à mieux comprendre les éloges permanents de sa fille à l'endroit de cet enseignant, si pénétrant disait-elle. Monsieur Laurentin eut encore la nausée.

Que faire ? Il eut immédiatement l'idée de se rendre chez l'universitaire dont il connaissait l'adresse portée sur la carte ignoble. Il prit les lettres classées, les mit dans un sac poubelle rangé sous l'évier, les emporta sous le bras et descendit à grandes enjambées les sept étages. Il était encore essoufflé lorsqu'il héla un taxi dont le chauffeur entreprit de se plaindre sur la petitesse de la course jusqu'à la rue de l'Université et, plus généralement de la misère des gens de sa condition.

Arrivé devant l'immeuble, Monsieur Laurentin entra dans le grand hall et sonna à l'Interphone au nom du professeur. Aucune réponse. Il resta posté, hagard, devant la loge. La gardienne passa sa tête dans l'entrebâillement de la porte et s'enquit, non sans agressivité, du motif de ce dérangement. Elle s'énerva vraiment lorsqu'elle eut sa réponse, en insistant sur le fait qu'elle n'était pas recrutée par le propriétaire de l'immeuble pour remplir les fonctions d'agent de renseignement et que la disparition (c'est le mot employé) de

Monsieur le professeur commençait à l'irriter ; qu'il en était d'ailleurs de même pour celle (la disparition) de son épouse ; qu'elle avait déjà tout dit aux gens de l'Université..Et elle claqua violemment la porte au nez de Monsieur Laurentin pétrifié.

Il commençait, sans savoir pourquoi, à avoir très peur et priait le ciel de faire revenir sa fille. Il lui pardonnerait tout, tout en se jurant qu'elle rejoindrait immédiatement Poitiers et que la belle vie à Paris lui serait interdite.

Il prit son téléphone portable et appela son avocat, à Poitiers, pour demander conseil. Devait-il déclarer la disparition ? Le juriste était en expertise. Il se souvint du nom de l'avocat parisien, spécialiste de responsabilité industrielle qui s'était occupé de son affaire de tuyauteries corrodées, atteintes, même s'il n'avait jamais voulu l'admettre, d'un vice caché, rédhibitoire. Certes les disparitions n'étaient pas sa spécialité mais un homme de loi devait savoir ce qu'il fallait faire.

Il appela. Sa secrétaire lui précisa qu'il était absent depuis quelques jours et qu'il ne serait pas de retour avant une semaine au moins, étant retenu pour une affaire, outre-mer. Cependant, ses collaborateurs étaient à sa disposition et il pouvait passer au Cabinet dans l'heure puisque l'urgence l'imposait.

Monsieur Laurentin se rendit donc au Cabinet de l'avocat, exposa la situation à un jeune juriste sans cravate qui lui conseilla d'attendre, les fugues amoureuses étant courantes de nos jours. Par ailleurs, selon cet avocat, manifestement gauchiste, le Ministère public et les juges d'instruction, tout comme les policiers d'ailleurs, ne s'intéressaient désormais qu'à ce qui pouvait leur faire une belle publicité et les mettre à la une des journaux quotidiens ou provoquer un reportage personnel dans un hebdomadaire à papier glacé. Une déclaration de disparition, sauf s'il s'agissait de celle d'une personnalité, serait ainsi classée sans suite.

Monsieur Laurentin reprit le TGV pour Poitiers, en se disant que la nuit porterait conseil.

Marianne, Jean-Charles, Michel. La rencontre ;

De nombreuses années auparavant, la rencontre de Jean-Charles, Marianne et Michel.

Ils se trouvaient tous les trois dans les locaux du sénat, assistant à une conférence sur « le Moïse freudien ».

La salle était pleine d'étudiants de dernière année et de retraités assidus. Les conférenciers sur l'estrade avaient d'abord laissé l'invité, un psychanalyste bulgare s'exprimant dans un français précis, introduire le débat. Il s'agissait de replacer le discours de Freud sur le prophète dans « l'histoire humaine de l'abstraction », de rechercher aussi les parallèles entre la « découverte de l'inconscient et la révélation, sur le Mont Sinai, du nom d'Elohim qui ne devait pas être prononcé ».

Il faut dire qu'à cette époque, les intellectuels voulaient encore exister et nombreux étaient ceux qui se pressaient dans les tables rondes, colloques et autres symposiums organisés par toutes sortes d'associations, cercles et clubs fermés.

Marianne dont on se souvient de la passion pour la prophétie biblique était, évidemment très friande de ce genre de réunion. Michel écrivait un texte sur « la notion d'Exode. Celle de soi. Celle du lieu » et Jean-Charles avait beaucoup aimé les chapitres du dernier livre du penseur bulgare sur « la lignée Moïse-Socrate ».

Ils étaient loin les uns des autres et ne s'étaient jamais rencontrés. Le débat avec « la salle » commençait et un bénévole se promenait dans les rangées d'auditeurs avec un micro, à l'affût de ceux qui voulaient prendre la parole. C'est Marianne qui s'empara, la première de l'appareil pour dire, très calmement :

J'aimerais avoir un avis sur la signification d'un manque : dans le Talmud de Babylone, il manque toujours la première page de tous les traités. Un rabbin a donné une explication qui ne peut me contenter en répondant à un étudiant qui ne comprenait pas ce blanc que « quelque soit le nombre de pages qui peuvent être étudiées, l'on n'est pas encore parvenu à la première ». J'aimerais avoir l'avis de Monsieur Pandova sur cette énigme.

Les conférenciers se regardèrent et le Bulgare ne répondait pas.

Un jeune homme, sûrement un étudiant, se leva et s'en prit à Marianne.

Mademoiselle, je pense que vous vous êtes trompée de conférence. Nous ne sommes pas dans un cercle d'études cabalistiques et vous nous faites perdre notre temps avec vos bavardages bibliques. C'est de Freud qu'il s'agit ici.

Marianne souriait. Michel prit la parole, sans micro :

Monsieur, vous êtes un idiot, un goujat et un terroriste. La question posée par Mademoiselle est au centre de notre débat et vous feriez mieux de vous taire plutôt que d'interrompre Monsieur Pandova qui s'apprêtait, j'en suis sûr, à répondre.

Et en s'adressant au conférencier, il ajouta :

- N'est-ce-pas, Monsieur ?

Pandova ne répondait toujours pas.

C'est alors que Jean-Charles demanda le micro :

Monsieur, on vient de vous traiter d'idiot. J'approuve l'insulte. Je pense que vous devriez être ailleurs, devant un flipper, au café du coin, au lieu de vous en prendre à une femme qui vient de poser la seule question qui vaille : celle de la recherche du commencement. Monsieur Pandova était radicalement muet et regardait, les yeux affolés et interrogateurs les autres conférenciers.

C'est alors que Michel reprit la parole :

Monsieur Pandova, votre mutisme révèle votre incapacité à l'abstraction et plutôt que de participer aux débats sur son histoire, vous feriez mieux d'accompagner ce malheureux au café d'en face. Il y a deux flippers. Les parties gagnantes pleuvent, au grand désarroi du bistrotier auquel je conseillerai en sortant de rebaptiser son lieu enfumé «Café du Commerce». Vos pseudo-théories y trouveront leur place ! Sur ce, je m'en vais et vous laisse à vos fosses du vide !

Et il sortit dans un grand silence, suivi de Marianne et Jean-Charles.

Ils se retrouvèrent sur le trottoir. La nuit était tombée. Marianne, médusée, leur demanda s'ils avaient appris le français et les insultes sur les mêmes bancs, Jean-Charles ne faisait que sourire et Michel, dans un grand éclat de rire leur proposa d'aller prendre un verre au fameux café aux flippers.

Le café était vide et le patron prévint qu'il allait fermer très bientôt. Ils s'installèrent au fond de la salle et restèrent assez longtemps sans parler, comme s'ils savaient que leur rencontre était primordiale.

Marianne prit la parole la première pour dire :

Je m'appelle Marianne. Et vous ? Sérieusement, vous ne vous connaissez pas ?

Ils jurèrent que non et se présentèrent.

C'est Michel qui parla le plus longuement. Il voulait répondre à la question de Marianne. Il ne fut pas interrompu lorsqu'il se lança dans l'explication des fins, des commencements, des vides, des recommencements, de la virginité des pages essentielles, et de plein de choses théoriques encore. L'exposé était brillant. Marianne était subjuguée et Jean-Charles écoutait très attentivement. Le patron du bistrot, derrière son comptoir faisait semblant de ne pas écouter. Les théories de Michel devaient l'intéresser car il ne faisait même pas mine de ranger ses chaises.

Michel s'arrêta pour demander à Jean-Charles le sujet de sa thèse.

Jean-Charles, toujours souriant répondit brièvement:

L'histoire du malheur individuel, Y avez-vous réfléchi ?

Michel se grattait la tête et ne fit que répondre qu'il fallait le tutoyer, qu'ils étaient trop jeunes pour le vouvoiement, qu'il était sûr qu'ils allaient devenir des amis et qu'il fallait poursuivre la conversation dès le lendemain, en déjeunant ensemble peut-être. Le limonadier commençait à s'impatienter et leur fit comprendre, l'index tapotant sur sa montre, qu'il était temps de fermer.

Marianne était vraiment subjuguée.

Ils se quittèrent. Rendez-vous le lendemain, pour déjeuner. Avant de s'endormir, Marianne pensa beaucoup à Michel. Jean-Charles aussi. Ils furent tous à l'heure dans le petit restaurant très connu de la rue Monsieur-le-Prince. Michel était un habitué, et ouvrit, très fier le petit casier où était rangée sa serviette.

Ils parlèrent abondamment et prirent plusieurs cafés. La patronne à la caisse leur fit comprendre qu'il fallait que les serveuses débarrassent, que l'après-midi était bien avancée.

Ils prirent la direction du jardin du Luxembourg. L'automne s'y était

installé et Michel donnait des coups de pied dans les tas de feuilles qui jonchaient le sol. Le ciel était bleu. Jean-Charles semblait soucieux. Marianne proposa de s'asseoir en pestant contre le droit d'utilisation payant des chaises en métal. Ils continuèrent leur conversation du restaurant. Ils en étaient à commenter la fin des existentialismes, le «terrorisme» (selon Jean-Charles) des structuralismes. Michel s'emportait contre les visions individualistes de l'homme et Jean-Charles affirmait que seul l'être, dans son intimité valait la peine d'une philosophie. Le monde est composé de milliards de romans personnels et «la totalité», dans son abstraction simpliste oubliait les vies, les destins, les malheurs, répétait-il. Michel rétorquait en précisant que les pauvres n'avaient pas d'histoire, que le sujet était une invention bourgeoise, que les romans n'étaient écrits que par des «désœuvrés qui échappaient au cataclysme du temps glacé qui passait sans eux». Ils n'étaient donc pas d'accord. Marianne défendait Michel dans sa défense des structures sans sujet, en ajoutant que «cependant, le mystère de l'amour pouvait renvoyer, brutalement aux hommes, nus devant leurs sentiments». Ils se quittèrent, en le regrettant sincèrement, très tard dans l'après-midi (Michel devait aller chercher Geoffrey à la garderie rue de Vaugirard) en se promettant de se revoir le plus rapidement possible. Ils étaient devenus amis et Marianne, dans son studio, le soir, n'écrivit qu'une seule phrase dans son journal : «journée merveilleuse, pleine de mots porteurs et de beaux regards, dans le bruit des feuilles froissées sous le poids d'hommes qui marchent»

Jean-Charles ne put dormir. Très tard dans la nuit, il appela Marianne, juste pour entendre sa voix. Elle avait certainement mal raccroché. La ligne était occupée. Il essaya à de nombreuses reprises, toujours sans succès et pour la première fois de leur histoire, fut jaloux. Il était persuadé qu'ils se parlaient, Michel et Marianne, qu'ils allaient sûrement s'aimer. Il ne dort donc pas.

Michel, après avoir couché l'enfant, s'allongea sur le lit et pensa à sa journée. Il était heureux. Puis, il s'installa à sa table de travail et se mit à écrire. Il lui était venu une idée. Pour démontrer que tout pouvait se dire, sans conviction, et qu'il suffisait d'assembler des

mots pour une «escroquerie idéaliste», il allait écrire «le malheur», à la place de Jean-Charles. Ce qu'il fit toute la nuit, après avoir essayé d'en parler à Marianne, mais la ligne était occupée.

Il envoya son «travail» à Jean-Charles. L'on peut dire que les moments pendant lesquels Jean-Charles lut ce qu'il avait reçu sont restés les plus bouleversants de sa vie. Michel avait écrit ce qu'il voulait dire. Jean-Charles en était resté dans ses recherches au simple malheur individuel et à l'histoire de sa perception. Et voilà que Michel, un structuraliste forcené, lui donnait ce qu'il cherchait depuis des mois, en grattant, sans l'enfoncer brutalement, la « porte du thème » : le malheur comme thérapie vitale!

Jean-Charles posa les feuillets sur son bureau, se leva, fit le tour de la pièce et pleura. Il appela Michel et lui proposa de prendre une bière au café aux flippers faciles.

Ils discutèrent longtemps. Dans le café, on n'entendait que les grands éclats de rire de Michel. Il était, manifestement, ravi de ce qu'il nommait «la facile imposture» et ne comprenait pas l'enthousiasme de Jean-Charles. Ce n'était qu'un jeu d'écriture, pour démontrer «l'aisance des mots assemblés». Et Jean-Charles lui proposait d'écrire ensemble un grand ouvrage où seraient mêlés «la froideur de la structure» et «l'appropriation personnelle du malheur». Michel refusait en précisant qu'il s'était juré de ne jamais rien publier («mes publications futures sont, comme moi, épuisées»), mais devant l'insistance de Jean-Charles céda, en indiquant que «l'entourloupe» pouvait l'intéresser.

Ils dînèrent le soir, tous les trois, dans le petit appartement de Michel, rue Madame. C'est ce soir là que Marianne et Jean-Charles firent la connaissance du petit Geoffrey. C'est aussi ce soir là que Michel raconta l'histoire d'Anne-Laure et son départ avec un homme laid.

Marianne tenait Geoffrey sur ses genoux et ils buvaient de la bière. Ils se retrouvèrent souvent chez Michel. Marianne était, on s'en doute, devenue amoureuse de Michel mais il ne se passait rien. L'ouvrage commun avançait. La facilité d'écriture de Michel déconcertait les autres. Marianne, en relisant les feuillets proposait

de reprendre tel ou tel passage, critiquant l'emphase de Jean-Charles ou l'écriture «vénitienne», trop belle, de Michel. C'est à elle qu'on doit le riche passage sur «l'angoisse de Dieu».

Ils terminèrent très vite et la secrétaire générale de la maison d'édition leur promit une réponse rapide, le comité de lecture étant désœuvré, les auteurs se faisant rares, en ces temps d'incertitude théorique, «où l'homme était balancé par-dessus bord».

Jean-Charles raconta à Marianne «le numéro» de Michel devant l'éditrice. Il avait été furieux et craignait le refus de publication.

L'ouvrage fut donc publié et, comme on le sait, c'est le seul qui fut écrit en commun.

Marianne épousa Jean-Charles.

Anne-Laure

A la radio, dans une succession de mots ordonnés très gravement, il est question de « Kierkegaard et la femme ». Le commentateur analysait le personnage du récit du philosophe (« Journal d'un séducteur ») et citait un propos de ce Johannes, le héros : « la femme est...une création du cerveau de l'homme, le songe d'un jour, une chose qu'on imagine ». Julien change de station. De la musique de jazz. Il pense encore à Anne-Laure et se demande ce qu'il ferait sans elle. Malgré le flot de voitures qui l'empêchent d'avancer, il est franchement enthousiaste, comme souvent à cette heure-ci. Les enfants sont endormis et il va pouvoir passer une soirée comme il les adore, manger dans la cuisine, Anne-Laure devant lui, passage dans le salon pour fumer, musique, discussions et enlacements sur le canapé avant de rejoindre le grand lit et s'enfoncer tous les deux sous la lourde couette bleue. Et pourquoi pas un armagnac, ce soir ? Il se dit qu'il refuserait la tisane qu'Anne-Laure lui inflige avant de se mettre au lit.

Une pluie fine se met à tomber. Le téléphone sonne. Un homme. Il cherche manifestement à maquiller sa voix. Il parle d'une voix volontairement nasillarde, comme dans un dessin animé. Une voix de canard :

– Alors, vous êtes le mari d'Anne ?-

Et il raccroche.

Julien éteint la radio. Il se trouve maintenant au coin du Boulevard de Courcelles. Il oublie de tourner à gauche et se traite de tous les noms. Bien sûr, cet appel téléphonique l'a énervé. Il se jure de ne pas poser la question à Anne-Laure, de rester placide, de ne pas briser la soirée. Il arrive devant la porte du parking et entre dans l'immeuble. Il demeure assis de longs moments dans la voiture, feux éteints, à réfléchir. Non, il ne va pas mettre son épouse dans cette histoire. Celui qui le harcèle se délecterait de cette situation, c'est évident. Il n'en a rien à faire de ces appels, du passé d'Anne-Laure, de ses anciens amants. C'est certain, c'est un ancien amant, celui qui l'appelle, désormais tous les deux jours. Les vies passées sont d'un autre temps se dit-il. Il rit intérieurement de cette réflexion qu'il met

sur le compte de la fatigue laquelle, comme on le sait, provoque les lapalissades et pense à un mot : « redondance ». L'un de ses collaborateurs l'a appris récemment et le case à tout bout de champ. Il se calme. Il prend l'ascenseur et ouvre la porte de l'appartement. Il essaie de ne pas faire trop de bruit, pour ne pas réveiller les enfants. Il est décidé. Il ne parlera pas à épouse de ce coup de téléphone. Il faut quelquefois savoir se taire. Anne-Laure vient à sa rencontre. Il ne l'embrasse pas, elle est surprise. Il se dit qu'il est un nigaud. Mais il ne peut s'empêcher, malgré ce qu'il s'est promis, de prendre l'attitude ridicule de l'homme bouleversé, de l'homme qu'un événement contrarie et qui doit le montrer à la terre entière. Comme s'il avait besoin des interrogations angoissées de sa femme, comme s'il devait absolument transformer des événements anodins en mini-drames, les mettre en scène. Il est lui-même honteux de ce comportement. Il était un sage il y a quelques minutes se dit-il. Mais il ne peut s'en empêcher. Les enfants gâtés ne peuvent décidément rien cacher. Ils se croient le personnage central de la dramaturgie qu'ils produisent. C'est exactement ce qu'il se dit. Julien, malgré ses immenses défauts en a conscience et il amortit toujours les chocs. Anne-Laure lui demande ce qui ne va pas. Il ne répond pas. Il se dirige vers la cuisine, se sert un verre de vin, et reste silencieux. Anne-Laure porte ses mains à sa poitrine. Elle regarde dehors. Une lumière s'éteint dans une chambre de bonne. Elle s'assied devant Jean qui a baissé les yeux sur la table.

Elle dit :

– il t'a appelé. Il m'a aussi appelé. Je ne sais qui il est.-

Anne-Laure se love dans le canapé et chantonne doucement, dans un murmure languissant. Jean est surpris. Ce n'est pas son habitude. Il s'approche d'elle et, sur le rebord du canapé lui caresse les cheveux. Elle se dégage, pas violemment.

Puis elle se lève, va s'accouder sur le rebord de la cheminée et dit :

– Je vais te raconter. Je dois te raconter. Assieds-toi. Je vais te raconter. J'ai été mille fois sur le point de te raconter. Je vais tout te dire. Et tu ne m'interromps pas. Tu as épousé une folle, de la pire espèce. La vraie folie. Mais, ne t'affole pas, je crois être guérie. Ne

reste que ce j'ai voulu. La mort des êtres venimeux est une aubaine pour celles qui se sont collées à une glu immonde. -

Julien ne comprend rien. Il se tait, regarde sa femme.

Elle raconta, debout, très longtemps, sans s'arrêter, sans pleurer, d'une voix ponctuée, claire, infaillible.

C'était il y a longtemps. Elle était étudiante à l'école du Louvre.

Section Histoire de la peinture italienne. Elle avait rêvé de ces études toute son enfance. La peinture, sa passion.

Elle partageait avec une amie l'appartement qu'elle avait reçu en héritage, Quai de Bourbon et n'avait pas besoin de gagner sa vie. Elle passait son temps libre dans les musées, les conférences, les expositions. Elle riait toujours et ses camarades étaient un peu jaloux de cet entrain, de cette joie inextinguible, de cette richesse des moments. Elle avait donc tout pour elle. Mais Anne-Laure, comme tous ceux qui adorent la vie s'est laissée posséder par la figure diabolique, le pendant, la face hideuse que l'on traîne toujours dans une partie de soi, comme on voudra. C'est ce qu'elle dit à Jean, lequel, assis dans son fauteuil, son verre d'armagnac à la main, ne comprend toujours pas.

Elle s'arrête, s'empare du verre de Jean, en boit une gorgée et continue :

– J'étais à cette époque passionné par un peintre : Simone Martini. J'allais dans tous les musées où ses œuvres étaient exposées. Et j'étais fasciné par l'un de ses tableaux qu'il est inutile de décrire, sauf pour aller à l'essentiel. Je restais souvent plantée devant lui, sans que je ne sache pourquoi. C'était mon préféré. Un jour, je remarquai dans ce tableau un personnage parmi d'autres, en bas, à droite, peint avec minutie. Il était d'une laideur criante. Des yeux gris, comme des petites billes d'acier, minuscules, très rapprochés, un visage anguleux, un menton en pointe, comme un diable, un front très bas, une peau vérolée. Une expression de méchanceté infâme, un sourire acrimonieux, comme s'il jouissait de la vision qu'il donnait du monde. L'abjection faite homme. Je m'intéressais d'abord à sa place dans la toile, rien de plus. C'est le tableau dans son ensemble qui me fascinait. Je suis allée presque tous les jours au musée et demeurais

des heures devant la toile, sans comprendre moi-même ce qui commençait à devenir une obsession. Mes amis ont commencé à s'inquiéter de cette nécessité. Je les laissais à leurs discussions enflammées et je courais au musée. Je restais donc immobile devant le tableau. Un jour je me suis rendue compte que je ne fixais en fait que le personnage à la grande laideur et au rictus amer. Et ça a commencé. Dans mes cauchemars, la nuit, il revenait sans cesse. Des milliers de têtes horribles qui se cognaient, des sourires qui se transformaient en grands éclats de rires diaboliques. Je n'ai pas pris garde au début à cette obsession. Mais, petit à petit, je me suis sentie radicalement envoûtée. J'ai voulu m'en défaire et suis allée dans toutes les expositions pour voir autre chose. Impossible. Je revenais constamment au tableau et au visage hideux. Une maladie m'était donc tombée dessus, une colle infâme, de la vérole dans mon cerveau. Je ne parlais à personne de ce bouleversement et mis cette obnubilation sur le compte d'une grande fatigue que le temps et beaucoup d'amants allaient effacer. Mais ça ne passait pas. J'aurais dû aller voir un psychiatre mais je ne les aime pas et considère, comme tu le sais, le freudisme comme une imposture. Je me mis au travail, ardemment, pour tenter d'oublier cette figure obscène. C'est à cette époque que je me suis lancée dans de frénétiques études de l'art contemporain, comme si l'abstraction, sans visage, que de la couleur, pouvait me guérir. Rien n'y fit et j'allai tous les jours au musée me prosterner devant l'immonde. J'avais aussi des photographies du tableau dans mon portefeuille et les sortais constamment pour y jeter ne serait-ce qu'un coup d'œil, comme pour me rassurer. Je me suis engloutie dans cette horreur et fis tout dans la vie de tous les jours pour n'en laisser rien paraître. Je me forçais à rire, comme si de rien n'était mais souffrais, seule avec la chose. Tu ne peux imaginer les efforts que je faisais pour ne pas tomber dans le vide. J'ai ainsi passé toutes les années de mes études en compagnie de cette monstruosité. L'envoûtement était donc total. La monstruosité m'avait pris, enlacé.

Les mois et même les années ont passé. Et je vivais toujours avec la diablerie, avec cette chose. Je travaillais désormais dans une étude

de commissaire-priseur. Sur mon bureau, toujours la reproduction du tableau du grand peintre. Mais je commençais à aller mieux, j'allais de moins en moins au musée et travaillais d'arrache-pied, bien sûr pour oublier. Mes cauchemars de têtes abjectes s'espaçaient. L'incroyable se produisit. Je te raconte exactement. Ecoute bien. Un jour l'amie avec laquelle je partageais l'appartement et qui était retournée dans sa Bretagne natale me téléphona pour m'annoncer qu'elle était à Paris, pour le week-end, qu'elle désirait prendre un verre avec moi. Rendez-vous fût pris pour l'après-midi. Elle serait accompagnée de son frère avait-elle ajouté. Je me rendis donc au lieu convenu, un bar irlandais. Le frère était là....-

Anne s'arrêta de parler et prit son visage entre les mains. Elle était pâle. Jean lui tendit son verre. Elle but une nouvelle gorgée. Elle continua :

– Le frère de mon amie donc. C'était lui, c'était l'effroyable visage du tableau, même yeux gris, même laideur frappante ! Exactement lui ! La réplique vivante ! J'étais toute retournée et il le remarqua, en esquissant un vilain, un très vilain sourire. Sans rien dire, je suis partie en courant. Mon amie n'a pas compris. Lui, souriait encore, un sourire vil.

J'ai passé toute la nuit à me tordre de douleur, à hurler. J'étais sûre que j'étais devenue folle, que je n'avais jamais vu ce frère, qu'il s'agissait encore d'un cauchemar et que je n'avais pas vécu cette rencontre physique avec ce répugnant. Imagine, Julien, imagine ce que je ressentais. Comme si je n'étais pas sur terre mais dans un ailleurs maléfique, dans une sphère invisible de l'horreur en marche. Je tentais encore d'oublier. Mais, pire qu'avant, c'était maintenant les deux visages qui me hantaient, celui du tableau, celui du frère maudit.

Il m'a appelé, oui il m'a appelé. Il avait senti mon trouble. Il m'a proposé « d'aller ensemble au cinéma ». J'ai bien sûr refusé et je lui ai raccroché au nez. Il a continué d'appeler pour me dire que nous étions faits l'un pour l'autre. Le destin, disait-il. C'est le mot qui revenait sans cesse. Je ne raccrochais plus. Nous restions sans parler, de longues minutes au téléphone. Puis il partait dans un grand éclat

de rire qui me glaçait. Et il répétait toujours la même phrase avant de raccrocher : « Je viendrais vous chercher, un jour, et vous me suivrez. Nous sommes attachés. Nous sommes dans notre destin ».

C'est à cette époque que j'ai rencontré Michel. J'étais folle amoureuse de lui. Nous avons vécu ensemble. Je m'occupais du petit Geoffrey, le fils de sa sœur morte qu'il a toujours considéré comme son fils. Nous étions heureux. Une vraie famille. Michel écrivait ou corrigeait les autres.

Près de deux ans ont passé. Dans le bonheur total.

Un jour, alors que je faisais des courses dans le quartier, un homme mit sa main sur mon épaule. C'était lui. Il souriait encore. Je suis resté pétrifiée. Il m'a encore dit la même phrase, sur notre destin qu'il ne fallait pas contrarier. Il a ajouté qu'il venait me chercher. Je suis vite rentrée. Et je n'ai rien dit à Michel.

Je le regrette aujourd'hui. Quand je sortais, je savais qu'il était là, à me suivre, avec son ignoble sourire. J'étais désemparée, un tourbillon noir dans ma tête. Et je ne parlais pas.

Un soir, l'on sonna à la porte de notre appartement. Nous n'attendions personne. Michel alla ouvrir. C'était lui. Il ne disait pas un mot et se contentait de me regarder par-dessus l'épaule de Michel. L'enfant jouaitjouait. Il m'a fait un signe. Je suis sortie et je l'ai suivi. Tu as bien entendu : je l'ai suivi ! J'étais la femme la plus heureuse du monde, entourée d'amour, entre Michel et le petit Geoffrey et je l'ai suivi !

L'affreux me conduisit en Bretagne, à Lorient. Je l'ai suivi, hébétée. Impossible de résister. Il avait un petit appartement. Nous y sommes restés près de trois mois. Jusqu'à sa mort. Il est mort, d'une crise cardiaque, un matin, dans un bus.

Pendant ces trois mois, nous ne nous sommes jamais touchés. Je restais dans l'appartement, sans sortir, dans la petite chambre qu'il avait aménagée pour moi. Dans la journée il sortait, je ne sais où. Nous ne nous parlions pas. Imagine simplement le calvaire. Du silence, des remords douloureux, un vide noir, la folie aux aguets. Je n'ai vu personne. Je n'ai pas appelé Michel. Ni mon employeur. J'avais disparu. Une disparition dans le drame. Sa mort rapide a été

ma délivrance.

Je suis revenue à Paris, en évitant les quartiers où je pouvais rencontrer Michel et Geoffrey. Les années ont passé et le travail m'a remis d'aplomb. Je me suis fait quelques nouveaux amis. Je t'ai rencontré. C'est tout.-

Julien ne dit rien. Il ne la prit pas dans ses bras.

